

Homère, ou l'origine de l'homme occidental

Introduction

L'oeuvre d'Homère est immense : *Illiade* compte près de 16 000 vers, *Odyssée* près de 12 000. Pour en parler dans un laps de temps limité, il fallait donc que je choisisse un point de vue spécifique. Or, ce qui frappe le plus, à propos d'Homère, c'est le fait qu'il constitue une base, une sorte de matrice à laquelle on se réfère sans cesse. C'est ce que dit Péguy, dans la citation que j'ai placée au début de mon texte de présentation ; c'est aussi ce que dit Hugo, de façon plus imagée.¹ Je vais donc essayer de montrer comment l'oeuvre d'Homère est, véritablement, une oeuvre fondatrice : au fondement bien sûr de notre littérature, puisqu'Homère est notre maître d'école à tous, mais aussi au fondement de notre civilisation et de notre conception même de l'homme. Je vais d'abord parler d'Homère et de l'inscription de son oeuvre dans l'histoire ; je m'intéresserai ensuite, dans un ordre logique, sinon chronologique, à *Illiade*, puis à *Odyssée*.

I. Homère

Pour les Anciens, Homère était un poète du VIII^e siècle av. J.-C., auteur de *Illiade*, de *Odyssée*, et d'autres poèmes que l'on regroupe aujourd'hui sous le titre d'*Hymnes homériques*. Il était originaire d'Asie Mineure : certains traits linguistiques des œuvres font penser qu'elles ont été composées en Ionie d'Asie, où les Grecs avaient établi des colonies très tôt, au moins dès le XI^e siècle av. J.-C. Sept villes d'Ionie (dont Smyrne et Milet) se disputaient l'honneur de l'avoir vu naître ; on pense qu'il a séjourné à Chios, qu'il est peut-être mort à Ios (où l'on peut voir son tombeau). On dit aussi qu'il était aveugle.

Cependant, ces informations ont dès l'Antiquité été considérées comme douteuses. Un texte de Lucien (II^e siècle ap. J.-C.) en témoigne, à travers les propos du héros qui raconte sa rencontre avec Homère : « Deux ou trois jours ne s'étaient pas encore écoulés que j'allai trouver le poète Homère, alors que nous étions tous deux de loisir ; je lui posai diverses questions et, en particulier, lui demandai de quel pays il était. Car c'est un point sur lequel, chez nous, l'on s'interroge encore très souvent. Il me répondit qu'il n'ignorait pas que les uns le considéraient comme originaire de Chios, les autres de Smyrne, et beaucoup de Colophon. Mais en fait, dit-il, il était babylonien et, chez ses compatriotes, il ne s'appelait pas Homère mais Tigrane. C'est seulement plus tard, devenu otage chez les Grecs, qu'il avait changé de nom. [...] Et je désirais aussi savoir s'il avait écrit *Odyssée* avant *Illiade*, comme on le dit généralement. Il me dit que non. Qu'il n'était pas aveugle², ainsi qu'on le prétend, je m'en aperçus immédiatement ; je le vis bien sans avoir besoin de le demander. » (Lucien, *Histoire vraie II*).

L'alphabet n'est attesté en Grèce qu'au VIII^e siècle avant J.-C. L'oeuvre d'Homère ne peut donc avoir été écrite avant, et on s'accorde généralement sur la date du VIII^e siècle. Quant à la guerre de Troie, elle se situe

1 « Le monde naît, Homère chante. C'est l'oiseau de cette aurore. »

2 Le même mot ὄμηρος signifie, en grec ancien, « otage », « aveugle », et Homère.

vers 1200 avant J.-C. Quatre siècles séparent donc les événements rapportés de la rédaction des deux épopées. Celles-ci prennent place dans la civilisation mycénienne, qui dura de 1600 à 1200, qui s'épanouit principalement dans les palais du Péloponnèse, à Mycènes, Tirynthe, Pylos, mais aussi ailleurs (en Crète par exemple). Cette civilisation a été mieux connue à partir du déchiffrement de son écriture, le linéaire B (écriture syllabique) par Ventris et Chadwick en 1953. Cependant, le récit homérique mêle des éléments d'époques diverses, et certains traits datent non de l'époque mycénienne, mais de l'époque archaïque (IX^e-VII^e siècles av. J.-C.).

C'est donc vers la fin de l'époque mycénienne que se situe l'expédition contre Troie, menée par Agamemnon, roi de Mycènes, à cause de l'enlèvement par Pâris, prince troyen, d'Hélène, femme de son frère Ménélas, roi de Sparte. Qu'en est-il sur le plan historique ?

Les fouilles de Schliemann sur le site d'Hissarlik, en Turquie, ont permis de retrouver au XIX^e siècle des traces de villes détruites, superposées, et on a identifié une ville VIIa, qui serait celle de l'*Iliade*. On a aussi trouvé dans des textes hittites et égyptiens la mention des Achéens³ comme d'une puissance active en Asie Mineure. Il est probable que ces Achéens ont voulu prendre et piller Troie, et l'ont fait. L'épopée a dû se développer à partir d'un souvenir assez imprécis, rappelant la gloire qui marqua les derniers temps de la puissance mycénienne. Vers la fin du II^e millénaire en effet, au X^e siècle, des envahisseurs venus du Nord, les Doriens, qui parlaient un autre dialecte grec, se répandirent partout. On entre alors dans une sorte de Moyen Age qui durera jusqu'au VIII^e siècle. On a perdu l'usage de l'écriture, on pratique le travail du fer, un art géométrique. Les Grecs commencent à émigrer vers l'Asie Mineure. Vers 800, toute la côte anatolienne était habitée par des Grecs, le commerce avait repris, on se donnait une nouvelle écriture en adaptant un alphabet emprunté aux Phéniciens. C'est dans ce milieu des Grecs d'Asie Mineure, dans cette époque de reprise, que se place, selon la tradition, la composition des épopées homériques, aboutissement de quatre ou cinq siècles de souvenirs transmis de façon orale.

Il faut ajouter à cela que les œuvres ont subi après cette époque des interpolations, des additions, des modifications. Ce n'est qu'au VI^e siècle av. J.-C. à Athènes, sous Pisistrate, que le texte d'Homère fut officiellement fixé. Quant à la division de chaque poème en vingt-quatre chants, la tradition la date de l'époque alexandrine (III^e siècle av. J.-C.).

Pour terminer, il faut faire état de ce que l'on appelle la « question homérique ». Cette question a été ouverte en 1795 et consiste à retrouver le texte authentique sous les différentes retouches qui ont été faites, en repérant aussi un certain nombre d'incohérences peut-être imputables à des modifications a posteriori. On a parfois poussé les choses très loin, en mettant en doute l'existence même d'Homère, c'est-à-dire d'un auteur unique.

De plus, on a constaté que les deux poèmes présentent des différences importantes même si le style et l'inspiration générale sont les mêmes. L'*Odyssée*, par exemple, décrit un état social et politique plus

3 Dans leur propre langue les Grecs ne se sont jamais eux-mêmes appelés « Grecs ». Ce mot vient du nom que les Romains leur donnèrent (*Graeci*). A l'époque mycénienne, il étaient connus comme Achéens. Ensuite le terme « Hellène » remplaça de façon durable tous les autres et « Hellas » devint le nom collectif désignant les Grecs globalement.

complexe que celui de *Illiade* ; les dieux y sont plus attachés à la justice, ils sont moins nombreux à intervenir auprès des hommes. On a donc pensé que seule *Illiade* était d'Homère, *Odyssée* étant qualifiée de « poésie homérique ». Il est possible aussi que ces différences tiennent à l'écoulement d'un temps assez long entre la composition des deux poèmes. Quoi qu'il en soit, les traits communs sont suffisamment nombreux et puissants pour permettre de relier intimement les deux œuvres, même si chacune a ses propres spécificités, comme nous allons le voir ultérieurement.

II. Homère et l'histoire

Le monde épique, comme nous l'avons dit, est la somme d'une série de siècles. De ce fait, il n'est un témoignage sur aucun, et l'épopée s'installe d'emblée dans le domaine d'une réalité fictive et littéraire.

C'est vrai pour la langue, qui combine les formes de divers dialectes (éolien et ionien principalement), qui conserve des archaïsmes. Nous n'entrerons pas ici dans le détail.

C'est vrai pour les usages, qui combinent aussi des habitudes qui se sont sans doute succédé : on enterre les morts et on les brûle, on porte de grands boucliers longs et de petits boucliers ronds. Les palais sont luxueux (celui des Phéaciens) et d'une simplicité rustique (celui d'Ulysse à Ithaque). On est à l'âge du bronze, mais Achille offre aux vainqueurs un bloc de fer. L'exemple le plus caractéristique est celui du combat : les combats de *Illiade* utilisent des chars (les héros ne montent pas à cheval) mais ces chars ne combattent pas. Ils servent seulement à amener les héros sur le champ de bataille, et à les ramener. Un tel usage est difficile à imaginer. De plus, les combats dans *Illiade* sont des combats individuels, d'homme à homme. Pourtant, à l'époque dont parle Homère, une nouvelle sorte de combat commençait à exister, qui devait aboutir à la création des hoplites et de la phalange, qui ne reposait plus sur l'héroïque valeur de quelques protagonistes, mais sur des masses anonymes formées d'hommes solidaires. On voit affleurer ce mode de combat qui tranche sur le reste dans certains passages précis, en particulier dans un groupe de vers répétés : XIII, vers 130 sq. et XVI, vers 214 sq. : « La lance fait un rempart à la lance, le bouclier au bouclier, chacun étayant l'autre ; l'écu s'appuie sur l'écu, le casque sur le casque, le guerrier sur le guerrier. Lorsqu'ils se penchent, les casques à crinière heurtent leurs cimiers éclatants, tant ils sont là serrés les uns contre les autres. » Ainsi la guerre ancienne survit, partiellement oubliée et incomprise ; la guerre moderne surgit, au détour d'une description destinée dans le texte à préparer l'action individuelle à venir.

Les découvertes archéologiques sont à la fois passionnantes et décevantes : on a retrouvé l'élégance des palais crétois, la richesse de Mycènes, le site de Troie. Mais le masque d'or de Mycènes, dit « d'Agamemnon », même s'il évoque avec force « Mycènes riche en or » de *Illiade*, est en fait de plusieurs siècles antérieur au héros d'Homère. De même, sur le site de Troie, les distances et les repères ne correspondent pas toujours aux indications de l'épopée. Quant aux tablettes en linéaire B, même si elles ont permis d'insérer *anax*, le seigneur, dans la réalité de l'histoire, elles témoignent d'une bureaucratie qui n'apparaît pas du tout chez Homère. On a parfois lu sur ces tablettes les noms mêmes des héros d'Homère : Achille à Cnossos, Hector à Pylos. Mais il ne s'agit pas des héros d'Homère, dont les noms sont

probablement des inventions d'aèdes.

Mais certaines rencontres sont admirables : au chant X de l'*Illiade* est décrit le casque d'Ulysse, « travaillé dans le cuir d'un bœuf », avec, à l'extérieur, « les dents luisantes d'un sanglier aux crocs blancs, disposées en grand nombre, avec art et savamment » (vers 261-265). Non seulement les documents mycéniens nous en ont montré de semblables (sur une fresque du palais de Pylos, vers 1200 av. J.-C ; sur une fresque d'Akrotiri, à Santorin, vers 1480 av. J.-C.), mais on peut même voir ce casque au musée d'Athènes (en provenance de Mycènes) et d'Héraklion (en provenance de Cnossos).

Un mot enfin de la géographie de l'*Odyssee*. Les travaux de Victor Bérard (XX^e siècle) se sont efforcés de reconnaître dans la Méditerranée les trajets et les étapes d'Ulysse. L'île des Lotophages serait Djerba, la terre des Cyclopes se trouverait dans le golfe de Naples, l'île d'Éole serait le Stromboli (les îles Lipari, dont fait partie le Stromboli, s'appellent aussi les « îles Éoliennes ») ; le souvenir de Circé resterait, en Italie du Sud, au mont Circeo ; l'entrée des enfers serait près du lac Averne, Charybde et Scylla de part et d'autre du détroit de Messine, la grotte de Calypso du côté de Gibraltar, et le pays des Phéaciens serait Corfou. Mais on a pu considérer aussi le voyage d'Ulysse comme un voyage largement imaginaire, comme l'a fait Gérard Germain. Comme la découverte des sites achéens, la visite des escales d'Ulysse fait rêver et donne à l'*Odyssee* – de même que l'archéologie pour l'*Illiade* – une présence accrue. Mais l'*Odyssee* n'est pas plus fidèle à la géographie que l'*Illiade* à l'histoire. Les deux œuvres sont le fruit d'un long travail de transmission et d'adaptation.

Après cette rapide mise au point, nous allons maintenant essayer de mettre en évidence ce qui rend unique chacune de ces deux épopées.

III. L'*Illiade*

1. Le poème d'Achille

Une précision s'impose d'emblée : l'*Illiade* ne raconte pas la guerre de Troie, mais quelques journées seulement de la dixième année du siège de la ville, entre la colère d'Achille et les funérailles d'Hector. La fin de la guerre, en particulier l'épisode du cheval de bois et l'incendie de la ville, est racontée dans l'*Odyssee*, et reprise dans un grand nombre d'œuvres postérieures (parmi lesquelles l'*Énéide* de Virgile). Un des problèmes que l'on rencontre fréquemment lorsqu'on se penche sur Homère, c'est de trier entre les données des poèmes homériques eux-mêmes et celles fournies par la postérité, innombrable, d'une histoire tellement familière que l'on n'arrive plus à distinguer entre l'origine et les successeurs.

Le sujet du poème est annoncé dès les premiers vers : « Chante, déesse, la colère d'Achille, le fils de Pélée ; détestable colère qui aux Achéens valut des souffrances sans nombre. » La colère d'Achille le dresse contre Agamemnon, le chef de l'expédition grecque, qui lui a ôté sa captive Briséis pour remplacer Chrysis. Celle-ci est en effet la fille du prêtre d'Apollon, et le dieu, pour venger son prêtre, a envoyé à l'armée grecque une épidémie de peste. Il faut donc complaire à Apollon, et rendre Chrysis à son père. Mais comme le chef de

l'armée ne saurait rester sans captive, sans « part d'honneur », il s'octroie Briséis. Achille, mortellement offensé, se retire du combat et va même jusqu'à demander à sa mère Thétis de plaider auprès de Zeus pour que ce dernier fasse triompher les Troyens jusqu'à ce que les Grecs rendent hommage à son fils. Zeus accepte ; dès lors, la colère très humaine d'Achille et le destin qui va présider aux batailles sont intimement liés.

De fait, le drame intérieur qui se joue dans le cœur d'Achille marque les temps décisifs du récit. La victoire commence à pencher du côté des Troyens ; une ambassade est alors envoyée à Achille qui reste inflexible. Les combats reprennent. Devant les difficultés des Achéens, Patrocle, l'ami d'Achille, demande à celui-ci de lui prêter ses armes pour qu'il puisse aller combattre. Achille accepte, mais Patrocle est tué par Hector. C'est là, au chant XVI, que tout bascule : Achille décide de retourner au combat pour venger Patrocle en tuant Hector. Il mène à bien son projet, tue Hector, et n'acceptera de rendre son corps que sur l'intercession des dieux et de Priam, père d'Hector. *L'Iliade* se termine avec les funérailles d'Hector.

Cependant, en tuant Hector, Achille scelle aussi son propre destin : une prédiction veut en effet qu'il soit tué lui-même après avoir tué Hector. L'évocation de cette mort inéluctable d'Achille permet de donner à *L'Iliade* un prolongement dans le temps au-delà de l'action racontée, et même de préparer *L'Odyssée*, puisque lors de sa descente aux enfers, Ulysse rencontrera Achille, qui est alors descendu chez les morts.

Achille est ainsi non seulement celui qui détermine l'action de *L'Iliade*, mais aussi celui qui dit les hauts faits des héros. Les ambassadeurs du chant IX le trouvent en train de jouer de la cithare : « Son cœur se plaît à en jouer, tandis qu'il chante les exploits des héros. » Il joue ainsi le rôle de l'aède, comme Hélène qui, elle aussi, représente sur une tapisserie « les épreuves des Troyens dompteurs de cavales et des Achéens à cotte de bronze » (III). Les textes homériques se plaisent à ce système d'emboîtement, à ce récit dans le récit, précurseurs d'un procédé littéraire – et artistique – qui sera largement exploité par la suite : la mise en abyme. On comprend donc la place centrale qu'occupe Achille dans le poème. C'est lui, qui, de surcroît, incarne le mieux le héros homérique.

Une expression revient en effet souvent dans la bouche d'Achille et des autres héros, et fait partie de cet ensemble de formules récurrentes qui est une caractéristique majeure du style d'Homère : « αἶὲν ἀριστεύειν καὶ ὑπείροχον ἔμμεναι ἄλλων » VI, vers 208 (« être toujours le meilleur et surpasser le autres »). On touche ici à ce qui me semble être l'élément fondamental de *L'Iliade* : la façon dont se construit le héros.

2. La fabrique du héros

Comme nous l'avons vu, ce poème guerrier ne présente pas de combats généraux, mais une série de combats individuels où va s'éprouver – et se prouver – la valeur du guerrier. Ce sont ces « aristies », c'est-à-dire ces combats destinés à montrer qui est le meilleur, qui sont la marque de *L'Iliade*. La valeur se manifeste dans ces combats corps à corps, à l'arme blanche – en l'occurrence l'épée – dans lesquels les héros s'affrontent. L'arc est l'arme des lâches, puisque la flèche se décoche à distance : c'est l'arme dont se sert Pâris, qui ne brille pas

par son courage. C'est l'arme qui tuera Achille, invincible dans le combat corps à corps.

D'autre part, l'armée grecque est constituée de rois qui sont, par leur statut, égaux. Le commandement de l'expédition a été confié à Agamemnon, mais celui-ci n'a pas de véritable supériorité sur les autres rois. Cela explique l'affrontement entre Achille et Agamemnon, au début du poème, dans lequel Achille reproche violemment à Agamemnon sa lâcheté, dans des termes que nous ne saurions imaginer aujourd'hui dans une situation similaire. Achille menace d'ailleurs de se retirer avec ses guerriers, ce qui plongerait Agamemnon et l'armée grecque dans une situation périlleuse.

Il faut aussi compter avec les dieux, qui soutiennent l'un ou l'autre camp, qui interviennent lors du combat : au chant XVI, au moment de la mort de Patrocle, Apollon intervient pour aider les Troyens : il s'entoure d'une épaisse nuée, frappe Patrocle, fait tomber son casque, brise sa lance, fait tomber aussi sa cuirasse et son bouclier. Hector aura devant lui une proie facile à vaincre. De même, au chant XXII, le destin d'Hector va se jouer dans une discussion entre Zeus et sa fille Athéna. Le roi des dieux voudrait sauver Hector qui lui a toujours offert de beaux sacrifices, mais Athéna, qui soutient les Grecs, arrive à le persuader de la laisser faire. Elle prend alors les traits de Déiphobe, frère d'Hector, et persuade ce dernier de revenir au combat affronter Achille. C'est ainsi qu'il mourra.

Les dieux ne reculent donc pas devant la ruse ou la perfidie pour faire triompher leurs champions ; mais eux-mêmes ne sont pas toujours les maîtres : au-dessus d'eux règne le destin, auquel ils doivent se soumettre. Dans un passage très surprenant du chant XVI, avant la mort de Patrocle, Zeus déplore devant Héra, son épouse, le sort de son fils Sarpédon qui est destiné à tomber sous les coups de Patrocle. Il souhaiterait le soustraire au combat, mais Héra l'en dissuade : « Quoi ! Un simple mortel, depuis longtemps voué à son destin, tu voudrais le soustraire à la mort cruelle ? A ta guise ! Mais nous, les autres dieux, nous ne sommes pas tous d'accord pour t'approuver. Et j'ai encore quelque chose à te dire : mets-le-toi bien en tête. Si tu emportes vivant Sarpédon dans sa demeure, prends garde que, par la suite, un autre dieu à son tour ne prétende emporter son fils hors de la mêlée brutale. Ils sont nombreux, les fils d'Immortels, à combattre autour de la grand-ville de Priam : tu enfoncerais au cœur de leurs pères un atroce ressentiment. » Ainsi, Sarpédon tombera sous les coups de Patrocle, et deux divinités, Trépas et Sommeil, l'emporteront dans sa terre natale de Lycie. La scène a inspiré un des plus célèbres peintres de l'âge classique, Euphronios, et elle orne un très beau cratère qui se trouve actuellement au musée étrusque de la villa Giulia à Rome.

Le monde des hommes et celui des dieux sont ainsi inextricablement mêlés. Tous sont soumis au destin, mais seuls les hommes sont mortels : leur héroïsme, dans *Illiade*, consiste en cette force d'âme qui les pousse à lutter avec toutes les ressources de leur courage tout en sachant que la mort est inévitable et sans doute imminente : Patrocle annonce avant de mourir à Hector qu'Achille le tuera, et Achille sait, par son cheval Xanthe, par sa mère Thétis, qu'il ne reviendra pas vivant de Troie.

Les héros homériques sont eux-mêmes d'ascendance divine : il suffit de remonter de quelques générations, ou même simplement aux ascendants directs, pour trouver des dieux ou des déesses. Le terme même de « héros » désigne souvent un demi-dieu, un homme issu d'un dieu – ou d'une déesse – et d'une mortelle – ou d'un mortel. Seuls ces êtres hors du commun accèdent au statut de héros. La société homérique n'est en rien

une société égalitaire, mais est fondamentalement aristocratique. Il faut être bien né pour devenir un héros, et seuls les êtres bien nés sont dotés de la noblesse, du sens de l'honneur, de la vertu nécessaires. En cela, *Illiade* est d'ailleurs plus aristocratique que *Odyssée*. On n'y voit quasiment pas d'êtres du monde commun.

3. Le poème de la guerre

Illiade est un poème guerrier, qui se déroule tout entier dans un contexte de guerre. Les Achéens ne sont que des soldats – puisque les seuls Achéens présents sont les membres de l'expédition dirigée contre Troie. Les Troyens, en revanche, sont présentés dans leur vie quotidienne : on y voit les femmes – Andromaque, Hécube, Cassandre, les captives – dans leurs activités d'épouse, de mère, de fille, de sœur des guerriers troyens. La seule femme grecque est Hélène, qui a été enlevée à son univers habituel. On assiste ainsi aux adieux d'Hector et Andromaque en présence de leur tout jeune fils Astyanax, à la douleur du père d'Hector, Priam, de sa mère, Hécube, à la mort de celui-ci.

Cette répartition des rôles rend les Troyens plus humains. C'est ainsi que, même si les Grecs sont les vainqueurs incontestables de la guerre de Troie, même si les plus valeureux des héros de *Illiade* sont grecs (Achille, Diomède, Ajax, Ulysse), la postérité va s'attacher davantage aux Troyens, plus émouvants, plus proches, en un mot plus humains. Dès l'Antiquité, la littérature s'intéresse aux vaincus : Euripide écrit *Andromaque*, *Hécube*, *Les Troyennes* (dont Sartre fera une adaptation). Quand Virgile veut donner à Rome des origines prestigieuses, il choisit comme lointain fondateur de Rome un prince troyen, Enée, fils de Vénus et d'Anchise, dont il fait le héros de l'*Énéide*. Quand le poète Ronsard, au XVI^e siècle, veut faire de même pour la France, il invente le héros Francus, un Troyen, héros de son poème épique *La Franciade*. Paradoxalement, ce sont les vaincus de *Illiade* qui deviennent pour les siècles suivants les héros de prédilection, sans qu'Homère ait manifesté pour eux une quelconque préférence, seulement parce que leur situation leur confère une plus grande humanité.

On peut pousser un peu plus loin la comparaison entre Hector et Achille : Hector combat pour les siens et pour la communauté, Achille combat pour lui. Il quitte le combat quand il s'estime offensé ; il va même jusqu'à trahir son camp quand il demande à sa mère Thétis d'intercéder auprès de Zeus pour donner l'avantage aux Troyens. Il revient au combat pour venger cet autre lui-même qu'est Patrocle tué par Hector. Il ne meurt pas, comme Hector, parce qu'il commet des erreurs en combattant. Mais il sait qu'il mourra : sa propre mort est non seulement prévue et acceptée, mais assumée comme le revers de son personnage héroïque. Dans les deux cas, celui d'Achille et celui d'Hector, la mort est au bout, comme le rappel de la finitude et de la vanité de l'existence humaine.

4. La belle mort

Pour Achille, il n'y a rien au-dessus de la « belle mort » qui confère la « gloire impérissable » (κλέος ἄφθιτον), celle du guerrier tombé dans la force de l'âge sur le champ de bataille, celle qui donne une

renommée sans fin après la mort. C'est ce qu'il dit à Ulysse venu en ambassade pour le persuader de retourner au combat : « Ma mère souvent me l'a dit, déesse aux pieds d'argent, Thétis : deux destins vont m'emportant vers la mort, qui tout achève. Si je reste à me battre ici autour de la ville de Troie, c'en est fait pour moi du retour ; en revanche une gloire impérissable m'attend. Si je m'en reviens au contraire dans la terre de ma patrie, c'en est fait pour moi de la noble gloire ; une longue vie, en revanche, m'est réservée et la mort qui tout achève de longtemps ne saurait m'atteindre. » (IX, vers 401-416). À cette mort glorieuse s'oppose la mort honteuse du vieillard qu'évoque Priam quand il essaie de retenir Hector qui va affronter Achille en combat singulier : « Aie pitié de moi, le pauvre vieux qui garde quelque sens encore, le malheureux que Zeus va faire périr sous le coup d'un destin cruel au seuil même de la vieillesse après avoir vu mille maux : ses fils agonisants, ses filles traînées en servage, ses chambres ravagées, ses petits-fils précipités à terre dans l'atroce carnage, et ses brus enlevées entre les bras maudits des Achéens ; tandis que, pour finir, les chiens carnassiers me mettront moi-même en pièces, à la première de mes portes, dès que le bronze aigu d'une épée ou d'un trait aura pris la vie à mes membres – ces chiens que je nourrissais à ma table, dans mon palais, pour monter la garde à mes portes et qui, après avoir humé mon sang, le coeur en furie, s'étendront dans mon vestibule. À un jeune guerrier, tué par l'ennemi, tout sied, tout est beau de ce qu'il fait voir, même mort. Mais des chiens que l'on voit insulter à un front blanc, à une barbe blanche, les parties honteuses d'un vieillard massacré, il n'est rien de plus lamentable pour les pauvres humains. (XXII, vers 56-76).

Cette thématique de la belle mort va perdurer. On la retrouve chez Lysias qui écrit au début du IV^e siècle av. J.-C., dans son oraison funèbre pour les soldats athéniens morts au combat pendant la guerre dite de Corinthe (395-386) : « Si, après avoir échappé aux pénibles combats, nous pouvions devenir immortels, on pourrait comprendre que les vivants pleurent les morts. Mais, dans la réalité, notre corps est vaincu par les maladies et la vieillesse et le génie qui a reçu en partage notre destinée ne se laisse pas fléchir. Aussi devons-nous estimer heureux entre tous les hommes ces héros qui ont fini leurs jours en luttant pour la plus grande et la plus noble des causes et qui, sans attendre une mort naturelle, ont choisi le plus beau trépas. Leur mémoire ne peut vieillir et leurs honneurs sont un objet d'envie pour tous les hommes. La nature veut qu'on les pleure comme mortels, mais leur vertu qu'on les chante comme immortels. On leur fait des funérailles publiques, on organise en leur honneur des fêtes où l'on rivalise de force, de savoir et de richesse. Oui, ceux qui sont tombés à la guerre sont jugés dignes des mêmes honneurs que les Immortels. Pour moi, je trouve leur mort heureuse et je les envie. » (*Epitaphios*, 78-80). Et un demi-siècle plus tard Démosthène célèbre les morts de Chéronée⁴ : « Bienheureux ceux-ci, si l'on raisonne juste. Et d'abord, en contrepartie d'une courte existence, ils laissent en héritage, pour longtemps, pour toujours, une gloire qui ne vieillira pas, au sein de laquelle leurs propres enfants seront élevés avec honneur et leurs propres parents seront nourris avec considération dans leur vieillesse, tous trouvant un adoucissement à leur deuil dans le renom glorieux de ces hommes. En outre, à l'abri de ces maux physiques et de ces chagrins du coeur que subissent les vivants au gré des circonstances, ils obtiennent les honneurs traditionnels en étant l'objet d'une haute estime et d'une profonde envie. De fait,

4 Victoire de Philippe de Macédoine sur les Athéniens en Béotie, en 338 avant J.-C.

comment ne pas juger heureux des hommes à qui la patrie tout entière fait des funérailles nationales, qui ont le privilège d'éloges publics, qui sont regrettés, non seulement de leurs parents et de leurs concitoyens, mais encore de tout le pays qu'on est en droit d'appeler la Grèce, et au deuil desquels s'associe la plus grande partie de l'univers ? On peut sans invraisemblance dire qu'ils sont les assesseurs des dieux d'en bas et qu'ils ont dans les îles des Bienheureux le même rang que les hommes de coeur leurs devanciers. » Ces « hommes de coeur leurs devanciers » (πρότεροι ἀγαθοὶ ἄνδρες) sont précisément Achille, Hector, Sarpédon, et tous les héros de la « belle mort » que célèbre l'épopée homérique.

On peut constater enfin qu'on assiste dans *Illiade* à une décomposition du monde héroïque, décomposition qui culmine dans le thème de l'outrage au cadavre après la mort d'Hector. Mais dans le dernier chant, avec l'itinéraire nocturne de Priam guidé par Hermès, la rançon acceptée, le cadavre d'Hector rendu aux Troyens dans l'éclat de sa beauté, les funérailles célébrées, l'ordre perdu est rétabli, et la pureté, celle d'Achille comme celle d'Hector, retrouvée.

I. L'*Odyssee*

1. Le voyage d'Ulysse

Achille était le héros de *Illiade*, Ulysse est celui de *Odyssee*. Le titre même de l'oeuvre vient du nom grec d'Ulysse, Ὀδυσσεύς. Le prologue l'annonce clairement : « Muse, raconte-moi l'homme aux mille tours⁵, qui erra beaucoup quand il eut pillé la citadelle sacrée de Troie, et qui vit les cités d'un grand nombre d'hommes et qui connut leurs pensées. Et sur la mer il souffrit beaucoup de maux en son coeur, luttant pour sa vie et pour le retour de ses compagnons. [...] Dis-nous donc, à nous aussi, fille de Zeus, l'une de ces aventures, en commençant où tu voudras⁶. » J'ai cité jusque là ce début, car la dernière notation est intéressante. Le texte de l'épopée ne suit pas en effet l'ordre chronologique du retour d'Ulysse.

Odyssee est en effet construite tout entière sur un retour en arrière, un *flash back*, pour employer des termes cinématographiques. C'est au moment où Ulysse est parvenu presque à la fin de son périple, lorsqu'il est chez les Phéaciens, chez le roi Alkinoos, tout près d'Ithaque, qu'il raconte lors d'un banquet ses aventures. De plus, Ulysse n'arrive chez les Phéaciens qu'au chant V. Auparavant, des chants I à IV, il est question du fils d'Ulysse, Télémaque, qui part à la recherche de son père et se rend d'abord à Pylos, patrie du vieux Nestor, puis à Sparte où il rencontre le mari d'Hélène, Ménélas, qui va lui-même raconter les péripéties de son retour. Au chant V, Hermès se rend chez Calypso pour inciter Ulysse à reprendre la mer. C'est au chant VIII, lors d'un banquet chez le roi des Phéaciens, qu'Ulysse entend l'aède Démodocos raconter l'épisode du cheval et la chute de Troie. Il ne peut retenir ses larmes, révèle son identité, et commence alors le récit de son retour, avec les épisodes bien connus : les Lotophages, les Cyclopes, Circé, la descente aux Enfers, les Sirènes, Charybde et Scylla. C'est ensuite au chant XIII le retour à Ithaque, la rencontre avec le porcher

5 Epithète « homérique » d'Ulysse (πολύτροπος), appelé aussi « Ulysse qui a beaucoup souffert » (πολύτλας).

6 Dans le texte d'Homère ἀμόθεν, c'est-à-dire « à partir de n'importe quel endroit ».

Eumée, la reconnaissance d'Ulysse par sa nourrice Euryclée, le concours de tir à l'arc et le massacre des prétendants, la reconnaissance de Pénélope et de son père Laerte.

Dans ce rapide résumé de l'oeuvre, on retrouve, mais à un degré plus poussé, ce que l'on a vu pour l'*Iliade* : un emboîtement de divers niveaux de narration, qui font de l'*Odyssée* un texte à la structure complexe, et qui ménagent des effets de parallélismes et d'échos [voir tableau]. De plus, on s'aperçoit que le périple d'Ulysse, contrairement à ce que l'on croit d'habitude, n'occupe qu'une partie de l'oeuvre (4 chants sur 24) qui fait la part belle à d'autres « retours » et voyages (Ménélas, Télémaque) et à la reprise du pouvoir par Ulysse à Ithaque (épisodes des prétendants). Le texte n'est pas linéaire ; il adopte plutôt la structure cyclique⁷ chère à l'Antiquité (le retour), structure que reprendra Virgile dans l'*Enéide*, en faisant raconter à Enée son voyage lors de son séjour à Carthage, et en faisant du Latium la terre d'origine des Troyens : comme le voyage d'Ulysse, le voyage d'Enée est lui aussi un retour aux origines.

Ce thème du retour fonde un véritable genre littéraire (les « nostoi ») et un état d'esprit (la nostalgie, ou « douleur du retour »). On connaît bien le retour d'Ulysse ; on pense moins souvent à d'autres retours de la guerre de Troie, plus malheureux que celui d'Ulysse. Celui d'Agamemnon en particulier, assassiné à son retour à Mycènes par son cousin Egisthe avec l'aide de sa propre femme Clytemnestre, qui inspirera les auteurs tragiques grecs de l'époque classique.

L'évocation de la terre natale est émouvante dans l'*Odyssée*. Voici comment Ulysse présente son île, lorsqu'il se dévoile : « Je suis Ulysse, fils de Laerte, moi dont toutes les ruses intéressent les hommes, et que ma gloire porte aux nues. J'habite Ithaque qu'on aperçoit de loin, et où se trouve le Nérите qui agite son feuillage, montagne remarquable. Des îles habitées se trouvent tout autour, très rapprochées, Doulichion, Samé, Zacynthe couverte de bois. Ithaque, quant à elle, qui paraît basse sur la mer, est la plus éloignée à l'occident, alors que les autres sont du côté de l'orient et de la région du soleil. C'est une terre rude, mais elle nourrit de beaux jeunes gens. Quant à moi, je ne sais rien de plus doux que cette terre. » (chant IX).

C'est ainsi que l'oeuvre va confronter cet univers à taille humaine à la barbarie et à la monstruosité.

2. Barbarie et civilisation

Le voyage d'Ulysse peut être lu comme une confrontation de la barbarie et de la civilisation. Ulysse va en effet affronter diverses formes de barbarie avant de retrouver Ithaque, mais la barbarie n'est pas toujours le fait des monstres et des êtres étranges qui peuplent l'*Odyssée*.

Commençons par les Cyclopes qui font partie d'un monde brutal et primitif. Leur société est « sans foi ni loi », il n'y a ni « assemblées délibérantes ni lois divines », ils ne connaissent pas l'agriculture, vivent dans des cavernes, et il n'y a entre eux aucune solidarité : « Ils ne se préoccupent pas les uns des autres ». Le cyclope Polyphème, qualifié de « monstre humain », est un être asocial, qui vit à l'écart de tous, anthropophage, puisqu'il mange les compagnons d'Ulysse, grossier et répugnant (il vomit, rote), cruel et

⁷ On voit ainsi que la fin du chant XII rejoint le chant V (séjour chez Calypso), séjour qu'Ulysse évoque aussi au début de son récit (IX).

stupide. Il est tout l'opposé d'Ulysse.

D'autres rencontres sont placées sous le signe de la magie et de l'enchantement : c'est le cas de Calypso, de Circé, des Sirènes, des Lotophages, qui mettent en péril le retour à Ithaque par leur pouvoir magique. D'autres enfin relèvent encore plus du merveilleux, comme Charybde et Scylla, les deux écueils personnifiés dont la description est terrifiante. Scylla, « la terrible aboyeuse », a douze pieds qui ne sont que des moignons, six cous géants, six têtes effroyables avec trois rangées de dents ; quant à Charybde, trois fois par jour elle vomit et engouffre tout ce qui passe à sa portée.

Ulysse « aux mille tours » échappe à tous ces dangers. Il est certes rusé, mais peut lui aussi se montrer violent et « barbare » quand il le juge nécessaire. C'est le cas au moment où il rentre à Ithaque : il tue d'abord un mendiant, Iros, qui veut par jalousie le chasser du palais. La lutte est violente : Ulysse « broie les os » à l'intérieur de la tête d'Iros ; et lorsque celui-ci tombe en se cassant les dents, « les nobles prétendants, les bras levés au ciel, mouraient de rire » (chant XVIII). Ils ne vont pas rire longtemps : Ulysse et Télémaque, semblables à « des vautours aux serres recourbées et au bec crochu », fondent sur eux et les frappent, et « un gémissement horrible s'élevait des crânes fracassés, et le sol tout entier roulait du sang. » Quant aux servantes qui ont fait alliance avec les prétendants, elles seront cruellement châtiées : Ulysse les pend « comme des grives aux larges ailes ou des colombes », « pour une mort atroce » (chant XXII).

Mais face à cette barbarie, le texte témoigne aussi d'une civilisation raffinée. L'exemple le plus frappant en est la description du palais d'Alkinoos, présenté comme une demeure riche et luxueuse : « Il y avait comme un éclat de soleil et de lune dans la haute demeure d'Alkinoos au grand coeur. » (VII). Et les jardins ne le cèdent en rien à l'intérieur du palais : c'est un verger aux arbres luxuriants, où coulent deux sources, et qui suscite l'admiration d'Ulysse (VII).

C'est aussi chez Alkinoos que l'on rend hommage à une vertu très prisée en Grèce dans l'Antiquité – et aujourd'hui encore⁸ : l'hospitalité envers l'étranger, quel qu'il soit. Nausicaa, la fille d'Alkinoos, rappelle à ses servantes effrayées par la vue d'Ulysse naufragé les lois de l'hospitalité : « Celui qui se présente ici est un malheureux vagabond, dont il faut prendre soin : car tous, étrangers et mendiants, nous viennent de Zeus. Petite aumône, grande joie ! » Et plus tard, dans le palais, Echénéos, un des Phéaciens, rappelle à Alkinoos ses devoirs : « Alkinoos, il n'est ni bon ni convenable qu'un étranger reste assis à terre, au bord du foyer, dans les cendres. [...] Mais allons ; relève l'étranger et fais-le asseoir sur un siège aux clous d'argent ; puis ordonne aux hérauts de mélanger du vin, afin que nous fassions une libation à Zeus qui se plaît à lancer la foudre, et qui accompagne jusqu'à nous les suppliants dignes de respect. Et que l'intendante prenne en ses réserves le souper de notre hôte ! » (VII) Ainsi on reçoit l'étranger parce qu'à tout être humain, quel qu'il soit, on doit procurer le gîte et le couvert. De façon significative, le cyclope Polyphème propose ironiquement à Ulysse, comme « présent d'hospitalité », de le manger le premier : c'est là le retournement cruel et sauvage du rite d'hospitalité.

L'Odyssée semble nous inviter à passer de la barbarie à la civilisation, à travers un voyage réel, ou imaginaire.

8 Cf. l'accueil des réfugiés.

3. Géographie réelle et imaginaire

La tentation est grande de retracer sur une carte le périple d'Ulysse, en identifiant sous les différentes étapes du voyage des lieux réels. C'est ce qu'a fait Victor Bérard dans son ouvrage : *Dans le Sillage d'Ulysse*.

Ainsi, parti de Troie, Ulysse serait arrivé en Tunisie, chez les Lotophages. Faisant voile ensuite vers l'Italie du sud, il arrive dans la terre des Cyclopes, passe par l'île d'Eole (Stromboli), va en Sardaigne chez les Lestrygons, revient en Italie chez Circé, et va enfin au pays des morts. Lorsqu'il quitte l'Italie il rencontre les Sirènes, passe ensuite entre Charybde et Scylla en franchissant le détroit de Messine, et fait escale dans l'île du soleil (la Sicile). Son vaisseau est foudroyé par Zeus, il se retrouve seul et dérive jusqu'au détroit de Gibraltar, où il séjourne chez Calypso. C'est de là qu'il repart pour l'île des Phéaciens (Corfou) avant de regagner Ithaque.

On peut aussi interpréter ce périple comme un processus destiné à réintroduire Ulysse dans l'humanité. A chaque épreuve, cette humanité est menacée : Calypso représente la tentation de l'immortalité, Circé celle de l'oubli comme les Lotophages, les Sirènes celle du savoir absolu. Il est obligé d'abdiquer son humanité pour échapper au cyclope en prétendant s'appeler « Personne ». La rencontre aux Enfers de Tirésias – qui lui prédit l'issue de son voyage – et de sa mère Anticlée – qui lui parle d'Ithaque – réintroduit Ulysse dans le monde des hommes. Enfin, l'arrivée dans l'île des Phéaciens constitue l'épisode charnière de l'oeuvre. Avec la rencontre de Nausicaa et l'accueil chez Alkinoos, Ulysse reprend pied dans un monde où les lois de l'hospitalité sont respectées, où l'organisation politique ressemble à celle d'Ithaque. Derrière l'île d'Alkinoos se profile la patrie d'Ulysse. Les Phéaciens, qui sont comme le cyclope Polyphème issus de Poséidon, constituent la fin du voyage. Polyphème a suscité contre le héros la colère de Poséidon qui l'éloigne d'Ithaque, les Phéaciens le ramèneront chez lui. A la géographie réelle se superpose donc la géographie symbolique d'un voyage qui s'achève par le triomphe de l'homme.

4. Le triomphe de l'homme

Nous avons déjà vu comment Ulysse retrouve à la fin de *l'Odyssée* des terres où les lois de l'hospitalité sont respectées, où règne une organisation politique et sociale. Nous allons voir que d'autres faits remarquables confirment ce mouvement.

Après le massacre des prétendants et le châtement des servantes, les choses s'apaisent : Ulysse se fait reconnaître de sa femme Pénélope, de son père Laerte. Ulysse et son père sont alors confrontés à une révolte des habitants d'Ithaque qui veulent venger les prétendants massacrés par Ulysse. Zeus décide alors de rétablir la paix : « quant à nous – il s'adresse à Athéna – faisons oublier le meurtre des fils et des frères ; que tous soient unis comme auparavant, et que la richesse et la paix fleurissent de nouveau. » (XXIV) Athéna porte alors aux combattants ces paroles de paix, et *l'Odyssée* se termine par ces mots : « Ulysse obéit, et se réjouit en son coeur. Des promesses d'amitié furent ensuite échangées entre les deux partis sous l'impulsion de

Pallas Athéna, fille de Zeus qui tient l'égide, qui avait pris l'aspect et la voix de Mentor. » (XXIV, 545-547). D'autres éléments sont à prendre en compte : lors de la νεκυία (descente aux enfers) du chant XI, Ulysse rencontre Achille. Il l'aborde ainsi : « Achille, a-t-on vu ou verra-t-on jamais bonheur égal au tien ? Jadis, quand tu vivais, nous tous, guerriers d'Argos, t'honorions comme un dieu : en ces lieux, aujourd'hui, je te vois, sur les morts, exercer la puissance ; pour toi même la mort, Achille, est sans tristesse ! » Et Achille lui répond : « Oh ! Ne me farde pas la mort, mon noble Ulysse. J'aimerais mieux, valet de boeufs, vivre en service chez un pauvre fermier, qui n'aurait pas grand-chère, que régner sur ces morts, sur tout ce peuple éteint ! » Etranges paroles que celles du héros de l'*Iliade* qui célébrait la mort au combat et préférerait à tout une mort glorieuse. Il semble que, après la mise en place des valeurs héroïques à laquelle on assiste dans l'*Iliade*, l'*Odyssée* pose les bornes de la condition humaine, selon des critères que l'on retrouvera à l'âge classique, dans les maximes des sept sages inscrites sur le fronton du temple d'Apollon à Delphes : « Connais-toi toi-même. » « Rien de trop. » Le plus qu'humain devient dans l'*Odyssée* l'inhumain, et la fin du texte invite, semble-t-il – à une sagesse à la mesure de l'homme. Il faut aller jusqu'au bout de sa condition d'homme, sans outrepasser ses possibilités. Les monstres de l'*Odyssée* peuvent être vus comme des allégories de la part d'ombre, de l'*hubris* qui est en chacun de nous et qu'Ulysse devra vaincre pour arriver au bout de sa formation. On peut ainsi considérer aussi le texte comme le récit d'un voyage intérieur.

Un dernier mot sur un passage dont le sens est problématique, mais qui peut s'inscrire dans cette perspective : lorsqu'Ulysse rencontre Tirésias aux Enfers, celui-ci lui prédit son retour à Ithaque, lui annonce le massacre des prétendants, et continue ainsi : « Mais lorsqu'en ton manoir tu les aurais tués, par la ruse ou la force, il faudrait repartir avec ta bonne rame à l'épaule et marcher, tant et tant qu'à la fin tu rencontres des gens qui ignorent la mer et, ne mêlant jamais de sel aux mets qu'ils mangent, ignorent les vaisseaux aux joues de vermillon et les rames polies, ces ailes des navires... Veux-tu que je te donne une marque assurée, sans méprise possible ? Le jour qu'en te croisant, un autre voyageur demanderait pourquoi, sur ta brillante épaule, est cette pelle à grains, c'est là qu'il te faudrait planter ta bonne rame et faire à Poséidon le parfait sacrifice d'un bélier, d'un taureau et d'un verrat de taille à couvrir une truie ; tu reviendrais ensuite offrir en ton logis la complète série des saintes hécatombes à tous les Immortels, maîtres des champs du ciel ; puis la mer t'enverrait la plus douce des morts ; tu ne succomberais qu'à l'heureuse vieillesse, ayant autour de toi des peuples fortunés. » (XI). Ulysse répètera d'ailleurs cette prédiction de Tirésias à sa femme Pénélope, au chant XXIII. Serait-il question ici d'une mission civilisatrice d'Ulysse, qui ferait connaître aux peuples éloignés de la mer une civilisation maritime, par le « parfait sacrifice à Poséidon » ? Le passage est difficile à interpréter, mais on peut constater qu'Ulysse y est présenté comme ayant atteint « une heureuse vieillesse », au milieu de « peuples fortunés », degré ultime de l'humanité, qui n'est plus l'héroïsme de la « belle mort » de l'*Iliade*.

Conclusion

Lire Homère, c'est, comme nous l'avons vu, lire l'histoire de l'humanité, c'est aussi se lire soi-même. Homère est celui qui ne cesse, à travers les siècles, de nous parler de nous, et ce d'autant plus qu'il a, depuis toujours, nourri la création artistique, sous toutes ses formes. C'est pourquoi j'aimerais finir cet exposé par le poème de

Constantin Cavafy intitulé *Ithaque*. Vous l'avez en entier sur votre exemplier, je me contenterai d'en lire la fin :

*Garde toujours Ithaque présente à ton esprit.
Y parvenir est ta destination finale.
Mais ne te hâte surtout pas dans ton voyage.
Mieux vaut le prolonger pendant des années ;
et n'aborder dans l'île que dans ta vieillesse,
riche de ce que tu auras gagné en chemin,
sans attendre d'Ithaque aucun autre bienfait .*

*Ithaque t'a offert ce beau voyage.
Sans elle tu n'aurais pas pris la route.
Elle n'a rien de plus à t'apporter.*

*Et même si elle est pauvre, Ithaque ne t'a pas trompé.
Sage comme tu l'es, avec une expérience pareille,
tu as sûrement déjà compris ce que les Ithagues signifient.*

J'espère que nous avons tous compris ce que les Ithagues signifient.